

substance la plus pure, la plus sublime que le monde connût, d'où étaient sortis la chair sacrée et le précieux sang de Notre-Seigneur, et elle ne pouvait rien connaître de cette vengeance pleine de délices avec laquelle la sainteté héroïque triomphe dans les souffrances de la chair. Mais quel est le grand soutien des martyrs dans leurs tortures ? C'est que leurs esprits sont remplis de lumière et d'éclat ; c'est que leurs regards intérieurs sont fixés sur Jésus, dont la beauté et la gloire les fortifient. C'est là ce qui éteint les feux ou les rend aussi agréables que le souffle tiède des vents du printemps ; c'est là ce qui fait que les verges paraissent si molles et si douces, et que les coups de fouet réjouissent le cœur comme le vin ; c'est là ce qui émousse le tranchant de l'acier sur les chairs séparées et les fibres ensanglantées. Ce que les martyrs ont en eux est plus fort que ce qui est au dehors. Ce n'est pas que leur agonie ne soit réelle, mais c'est qu'elle est tempérée, contrebalancée, presque métamorphosée par le secours qu'ils tirent de leurs âmes, au moyen de l'infusion de grâce et d'amour dont leur généreux Maître les inonde en ce moment. Mais où l'œil intérieur de Marie cherchera-t-il une consolation ? Il faut que son œil spirituel jette ses regards là où son œil corporel est déjà fixé. Il est dirigé sur Jésus et c'est cette vue même qui fait sa torture. Elle voit sa torture humaine, et elle est la Mère, la Mère au-dessus de toutes les autres mères, aimant comme jamais mère n'aima, comme toutes les mères ensemble ne pourraient aimer si elles pouvaient unir leurs myriades d'amours dans le plus énergique et le plus indicible des actes. Il est son Fils, et quel Fils ! et de quelle merveilleuse manière ? il est son trésor et son tout. Quelle source de misères aiguës, vives, mortelles, incomparables il y avait dans cette contemplation ! Et cependant il y avait encore bien plus que cela : il y avait la nature divine du Sauveur.

Nous parlons des mères qui font de leurs fils des idoles, c'est-à-dire qui les adorent en mettant la créature à la place du Créateur, en les regardant comme leur fin dernière et leur vraie béatitude, en leur donnant ainsi leurs cœurs, qu'elles n'ont droit de donner qu'à Dieu. C'est là ce que Marie ne pouvait faire, quoiqu'elle le pût, dans un autre sens. Car Jésus ne pouvait être une idole, et cependant il devait être adoré par Marie ; nul ange ne rendit à Jésus un culte aussi sublimement humble qu'elle le fit ; nul saint, pas même la tendre Madeleine, ne se prosterna jamais aux pieds de Jésus avec une si mortelle angoisse, avec un amour si compatissant. Oui, il est Dieu, et Marie l'a vu à travers l'obscurité de l'éclipse. Mais alors le sang, les crachats, les taches de boue, les plaies repoussantes, les meurtrissures livides et tachetées, que signifiait tout cela sur une personne réellement et éternellement divine ? Il est inutile de songer à donner un nom à une misère telle que celle qui submergeait l'âme de Marie. Jésus, la joie des martyrs, est comme le bourreau de sa mère. Deux fois au moins, pour ne pas dire trois, il l'a crucifiée : une fois par sa nature humaine, une autre fois par sa nature divine, si en réalité le corps et l'âme ne firent pas deux crucifiements de la seule nature humaine. Nul martyr ne fut jamais égal à celui-là, et l'on ne